

épik



LE  
SANG  
D'ENCRE

VOLUME I

*Nena Labussière*

ROUERGUE

## Présentation

Dans la cité de Kaalun, un mal mystérieux se répand et frappe au hasard, du mendiant dans les ruelles jusqu'au prince héritier dans le château. Gerçures, fissures et écailles recouvrent le corps ; et d'elles s'écoule un sang bleu, un sang d'encre. L'épidémie ne fait qu'accroître le trouble dans le royaume, où nombreux sont ceux qui convoitent le trône.

Pour sauver son fils, et l'avenir de la couronne, le roi fait reposer tous ses espoirs sur une mystérieuse jeune fille, Olga, guérisseuse hors pair et fille de personne...

« Des personnages fascinants de bout en bout, un style fluide et très inventif, un univers à la croisée du Royaume de Pierre d'Angle et de Game of Thrones. Bref, foncez ! »

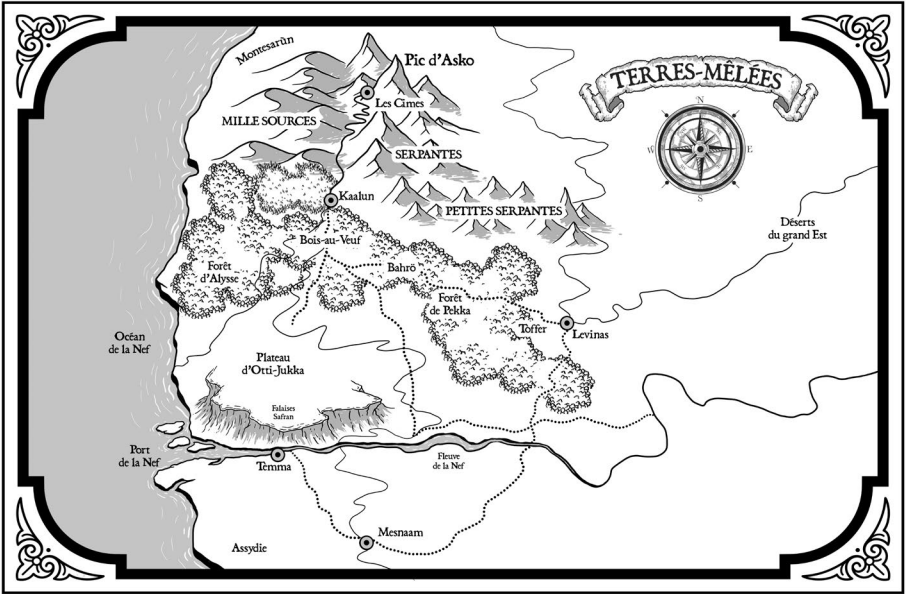
Marine Carteron (autrice des *Autodafeurs*, *Génération K*, *Dix* et *Pallas*)

Illustration de couverture : © Patrick Connan  
Carte page 6 : © Germain Barthélémy

© Éditions du Rouergue, 2024  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

épik

Nena Labussière  
**LE SANG D'ENCRE**  
VOLUME 1



*À mon père.*  
*N. L.*

## **Index des personnages**

### **KAALUN**

#### **Capitale du royaume des Terres-Mêlées**

- Olga : jeune guérisseuse, née de parents inconnus
- La Banshee : ancienne guérisseuse, elle a élevé et formé Olga
- Follet : conteur et musicien, vit dans les faubourgs
- Lotte : employée aux Bains du château des Chimères
- Osvald : majordome et homme à tout faire du château des Chimères
- Saul Tyr : roi des Terres-Mêlées, fils de Katell Tyr la Sanguinaire
- Evan Tyr : prince héritier de la couronne
- Devlin Tyr : prince cadet, fils de Saul et Beth Tyr
- Katell Tyr, née Bekri : mère du roi Saul, sœur jumelle de Gunmar Bekri, anciennement chef du clan Bekri
- Sénéchal : ami et conseiller de Saul Tyr
- Annwn : concubine du Sénéchal, vit au château des Chimères
- Clarysse : épouse du Sénéchal, devenue folle
- Aloysius : archiviste du royaume, vit au château des Chimères
- Ministre aux Clefs : chargée de l'administration du royaume
- Ministre à la Cité : administre Kaalun avec les émissaires aux quartiers de la ville
- Tahvo : Première lame du roi, chef des armées de Kaalun

## **TEMMA**

**Ville principale du sud du royaume, capitale économique**

- Marcus Bekri : chef du clan Bekri, petit-neveu de Katell
- Petra Tyr : gouverneure de Temma et commandante des armées des Terres-Mêlées, sœur du roi Saul
- Kaplan : premier lieutenant de Petra Tyr
- Sima : espionne, première Ouïe de Petra Tyr
- Ombrine : bras droit de Marcus Bekri

## **LES CIMES**

**Ville principale de la région montagneuse des Serpantes**

- Timoteus Lettfeti : légat des Serpantes
- Ilse Lettfeti : fille de Timoteus et Judith Lettfeti, héritière de Timoteus
- Judith Lettfeti : épouse du légat Timoteus et mère d'Ilse
- Ruth : vieille gouvernante d'Ilse
- Le Rocheu : combattant affilié à la famille Lettfeti



## **Olga – Cité de Kaalun**

L'homme lui présenta un poing aux jointures striées de crevasses. Un sang bleu, presque noir, s'en échappa, coula le long de ses doigts et tacha son habit. Étincelants de fièvre sur son visage fissuré, les yeux du malade évoquaient deux éclats de quartz dans une roche crayeuse. Autour des yeux, des gerçures profondes. Les paupières couvertes d'écailles. Depuis les lèvres, les coudes, au creux des omoplates, des écoulements outremer.

La jeune guérisseuse n'avait jamais reçu autant de malades en un jour, et presque tous souffraient du même mal : des courbatures, l'épiderme qui durcissait, s'étrécissait, et puis inévitablement, les articulations raidies, squameuses, la peau qui se hachait, et ce sang ardoise qui n'en finissait plus de couler et affolait jusqu'aux plus braves.

Un sang d'encre.

Et depuis l'aube, c'était la ville entière qui semblait affluer dans son réduit. Tétanisée devant la violence de la maladie, et par le fait que nul, nul n'avait jamais vu de tels symptômes. L'inexplicable rendait la chose terrifiante. L'inexplicable et l'inconnu.

Olga rassembla ses cheveux en fagot derrière son crâne tandis que le malade attendait, l'œil brillant d'espoir. Il savait qu'il ne fallait pas attendre grandes palabres d'Olga-la-Noire, et de sourires moins encore. La jeune fille, brune et sèche comme du bois brûlé, massait, palpait, écoutait, broyait des pommades qui sentaient le suif et le miel, demandait pour tout gage des pommes ou du grain, mais disait rarement mot.

Elle recevait les malades dans l'étable où elle vivait, enrobée de la douce chaleur des vaches. Aux poutres étaient suspendus des bouquets odorants dont les feuilles cassantes perdaient leur vert, et des fioles s'alignaient dans des casiers de bois.

On n'avait jamais su de qui elle était l'enfant. La vieille Banshee avait trouvé la gamine dix-sept ans auparavant, assise près du puits, dans une robe de bonne fabrique. À l'époque déjà, ses yeux étaient deux fentes noires qui brûlaient de défiance, et ne pleuraient pas. Pour trouver la mère, on avait lorgné toutes les femmes de la cité ; on avait scruté les paysannes, les racoleuses, les négociantes, à la recherche de cheveux de fusain et d'yeux en estafilade. On avait bien essayé de la refourguer à une culottière très brune, mais la femme était stérile, et avait craché sur la vieille une salive pleine d'aigreur. Alors la Banshee appela l'enfant Olga, et elle dormit avec les vaches.

La vieille femme l'emmena dès son plus jeune âge cueillir les plantes qui soulagent, et lui apprit à les distinguer de celles qui peuvent tuer. Olga poussa parmi ces graines, et devint une tige fine et solide, à l'image du sureau qu'elle aimait entre tout. Elle développa vite

une étonnante acuité pour dénicher les simples et, vers douze ou treize ans, se mit à composer de nouveaux remèdes. « Les bois et les fossés y lui causent, disait la Banshee, comme si qu'elle était la fille d'un arbre. »

Le désir de se confronter aux malades se fit bientôt pressant.

Lovée dans le creux des ombres pendant que la Banshee soignait, Olga découvrit alors brutalement les maux des hommes, voyant défiler des orphelins de grande insolence et de petite santé, des veuves qui se laissaient mourir, et des sans-logis tout en cartilages, les pieds gelés. La découverte de la misère, dont Olga n'avait pas idée auparavant, lui tomba dessus comme un couperet. De discrète elle devint taiseuse ; de travailleuse appliquée, elle devint acharnée. Elle imposa sa présence aux malades, et surtout à la Banshee, qui vieillissait et confondait parfois ses fioles, et finalement lui offrit sa retraite.

« Alors, Olga-la-Noire, c'est quoi donc que cette vilaine chose ? »

Ce soir-là, la curiosité de la vieille Banshee était plus forte que son respect envers le mutisme d'Olga.

« Je ne sais pas la vieille. »

Et cela la désespérait. Elle ne savait pas quelle était cette maladie venue de nulle part, elle n'avait jamais aussi peu su. Le pire, c'est qu'elle en avait vu des vieux qui n'avaient pas bougé de leur couche, qui n'avaient rencontré personne depuis une lune et qui portaient le sang-bleu. Comment avaient-ils pu attraper cette guigne, sans bouger, sans visite ? Elle ne savait pas plus guérir la chose que la contenir. Tout en ruminant sa chique, la Banshee sembla lire son inquiétude :

« Pour sûr, c'est mauvais c'te chose-là... Même aux Chimères, paraît qu'y sont malades ! Tu imagines ! Avec leurs cheminées bien nourries et leurs draps propres, là, et leurs médecins rien qu'à eux, eh bin rien à faire, ma fille, même eux, ils se fissurent de partout.

– Qu'ils les souillent de bleu, leurs beaux draps. Ils se rappelleront peut-être qu'ils sont faits de la même sève que nous. »

La vieille pinça les lèvres. Olga haïssait le château des Chimères et ses habitants ; elle haïssait le fait que puissent cohabiter, dans la même cité, des têtes couronnées et des infirmes, des vieux aux jambes noires et inertes, des mères affamées et des enfants qui mangeaient les rats.

« Je sais c'que tu penses, la Noire, mais j'te le dis, c'est pas un mauvais roi qu'on a. T'as pas connu avant comment c'était. Avant, Katell, elle aurait chevauché sur nos cadavres juste pour son bon plaisir...

– Je suis fatiguée la vieille, et tu me fatigues. Va te coucher, rêve de beaux princes si ça te chante. Va. »

## **Le Sénéchal – Château des Chimères, Kaalun**

Le Sénéchal avait l'art de se déplacer sans un bruit, *un chat dans un garde-manger* lui disait son épouse, à l'époque où elle avait encore ses esprits. Petit, sec, l'œil tombant, sa barbe était fine et clairsemée, comme celle d'un adolescent. Une main manquante, perdue dans sa jeunesse, accentuait son manque de carrure.

Il prit une profonde inspiration et entra à pas feutrés dans la petite pièce circulaire, incliné autant par révérence que pour contenir sa souffrance. La longue silhouette assise près du poêle ne fit pas un mouvement. Saul Tyr, roi de pierre, était fidèle à sa réputation : immobile, gris de barbe, de cheveux et de figure. Ses yeux, même, avaient pâli. La couleur l'avait quitté avec le bonheur. Pour un peu, on aurait pu croire ses joues mangées par le lichen, comme celles des gargouilles aux silhouettes décharnées qui hérissaient le château de toutes parts. Seule la cicatrice rituelle des souverains, qui lui barrait la joue en un profond sillon, prouvait que l'homme était de chair.

Le feu qui faiblissait jetait des poignées de lumière cuivrée sur les meubles et les velours, mais les ombres sitôt reprenaient le dessus. Derrière les carreaux, l'atmosphère était cristalline, la lumière bleue. La vue donnait sur le lac aux Aiguilles, et au-delà, sur le Val perdu qui se fondait dans les brumes. Le roi se réfugiait souvent dans ce cabinet modeste, fuyant autant que possible la Grande salle du château, qui accueillait son trône et celui, vacant, de la reine disparue. Le froid y était insolent, malgré les deux immenses cheminées qui flambaient tout le jour ; où que l'on se situât, on rôissait ou on gelait. Une fois, le calme y avait été tel qu'une jeune sentinelle s'était assoupie, et avait manqué s'empaler sur sa propre arme.

Le Sénéchal avança vers son maître.

« Les médecins sont impuissants, sire. Nul n'a jamais rien vu de tel, et ils craignent la contagion. Certains ont déjà quitté la ville, d'autres sont cloîtrés. Leur attitude n'a rien pour nous rassurer. »

Une colère éphémère anima le visage du souverain, sitôt balayée par l'abattement. Sur sa poitrine, l'insigne de fer en forme d'arc, cerclé d'émail pourpre, reflétait les flammes du foyer.

« Mon fils, comment va-t-il ?

– Il somnole. Ma dame est à son chevet actuellement. Elle connaît des chants qui soulagent les nerfs et font divaguer l'esprit. C'est préférable à la souffrance. »

L'œil de Saul se durcit. Il n'aimait pas dame Annwn, son élégance, sa beauté ravageuse, indécente. Son rire lui était une morsure, son sourire, un affront. Elle marchait comme on danse, touchant à peine le sol, le pied

toujours serti de cuir teint, impeccable. Ni la boue ni la morosité n'avaient prise sur elle, et sa vue cinglait Saul comme un soufflet. Mais quelque offensante lui fut sa présence, elle était celle qui avait pansé le malheur du Sénéchal, et Saul la laissait aller et venir où bon lui semblait, avec l'assurance d'une maîtresse de logis.

« Et en ville, qu'en est-il ?

– Ceux qui le peuvent prennent des drogues pour supporter la douleur. Certains s'enivrent en insultant la peste dont ils sont victimes. Beaucoup visitent une jeune fille hirsute, une sorte de guérisseuse, qui les soulage paraît-il. Un de nos hommes l'a aperçue, une sauvageonne, m'a-t-il dit, les yeux comme des charbons ardents.

– Peu m'importent ses yeux. Qu'on l'amène. »

## **Ilse – Fort des Cimes**

Désœuvrée, Ilse promenait sa langueur entre les copistes courbés sur leur ouvrage.

« Alors Heraldus, que copies-tu, dis-moi ? demandat-elle, bien qu'elle fût excellente lectrice.

– Un traité de construction dame Ilse, répondit le vieux avec douceur, et un soupçon d'ironie, j'en suis aux techniques d'édification de charpentes, le passage sur les treuils est particulièrement savoureux, voulez-vous que je vous en fasse la lecture ?

– Peuh ! Des pierres et des poutres, on ne sait deviser que de cela dans ce fort gelé ! »

Elle bifurqua vers une autre table.

« Et toi Vittor ? N'aurais-tu pas une belle histoire à me conter ? Je meurs d'ennui depuis que j'ai fini l'ouvrage que tu m'as donné l'autre jour...

– Hélas non, douce dame, on m'a assigné aux rapports sur l'extraction d'obsidienne. En comparaison, je crains que même le traité de charpenterie de maître Heraldus ne semble passionnant... »



Sous la plume de grue serrée entre ses doigts tachés, des colonnes de chiffres confirmaient ses dires. Rosissant légèrement, il ajouta : « Vous devriez inventer vos propres histoires ma dame, je suis sûr qu'elles seraient délicieuses...

– Ah ! Oui bien sûr, les idées ne manqueraient point, il se passe tant de choses ici ! » s'exclama-t-elle. Sa voix partait dans les aigus sitôt qu'elle s'agitait. « Je pourrais conter les aventures d'une fille de légat qui passe sa jeunesse coincée entre des scribes sans imagination et des bûcherons sans esprit ! Voilà qui ferait rêver les gens ! »

Sous les sourires amusés des érudits, excepté chez le jeune Vittor qui était devenu pivoine, Ilse quitta l'atelier de copie, surjouant son exaspération comme à son habitude. Elle couvrit ses épaules d'un capuchon de laine coquelicot, plongea les mains dans son fourreau de lièvre, et quitta le fort pour les rues des Cimes.

La ville des Cimes se coulait entre deux arêtes montagneuses, saisie dans les glaces et les roches. On y accédait par un sentier escarpé et périlleux, surnommé *Sente aux clous*, qui débouchait sur un tunnel fermé par deux lourdes herses, et au-dessus duquel était construit le fort, austère et sans fioritures. La ville elle-même se faufilait comme une rivière entre les versants glacés des Serpantes, dont les quelques rues étaient sillonnées sans cesse par des équipages chargés de bois, de blocs de calcite ou de minéral. Les ondulations de ses rues, Ilse les connaissait trop pour réussir à y tromper l'ennui, et elle rentrait généralement au fort aussi vite qu'elle l'avait quitté.

Son père, Timoteus Lettfeti, légat des Cimes et gouverneur des terres septentrionales des Serpantes, faisait

tout pour la distraire. Pour son dernier anniversaire, il y avait presque un an de cela, il avait fait appeler un peintre et des musiciens du Sud. Ilse en avait piaffé d'impatience, guettant au loin l'arrivée des artistes. Mais les membres de l'orchestre, ignorant les rudesses du climat du Nord, avaient eu les doigts si gourds qu'ils jouèrent à peine quelques notes. Quant au peintre, il avait rebroussé chemin à la vue de la Sente aux clous. Après une telle déception, aucune des réjouissances ne sut arracher un sourire à la jeune fille, et surtout pas les traditionnelles joutes des Serpantes. Ces épreuves de force rassemblaient tout ce que la région comptait de jeunes hommes vigoureux, qui s'affrontaient à la course aux poids, au porté de troncs, à la taille de pierre. Mais aux yeux d'Ilse, ces hommes étaient si loyaux, si obnubilés par leur devoir qu'ils en devenaient insignifiants. De bons fils, de bons frères assurément, de bons époux, bientôt. Mais de fantaisie, aucune, à l'image des eaux claires des montagnes où ils vivaient : pures, inoffensives, terriblement prévisibles.

## **Devlin – Château des Chimères, Kaalun**

Devlin jeta son deux-lames à terre, agacé. L'écuyer qu'il affrontait n'osait lui porter aucun coup sérieux, et le combat n'avait plus d'intérêt, si tant est qu'il eût pu en avoir : le royaume était en paix, et son père n'autorisait plus les tournois qui le faisaient vibrer étant enfant. Ironie du sort, on lui avait juré qu'il pourrait jouter dès ses douze ans. Et ce fut l'année de ses douze ans que sa mère les quitta, et avec elle toutes les réjouissances des Chimères.

Il avait du talent pourtant, et surtout une capacité à anticiper les coups qui le surprenait lui-même, comme un instinct. Mais les plus vives des parades n'ont d'intérêt que face à l'ennemi, et le jeune prince s'ennuyait éperdument. Aucune destinée ne semblait s'offrir à lui, fils de roi, et cadet. Certes, son aîné ne lui faisait pas tellement d'ombre : Evan était rêveur, peu vaillant ; les armes et l'or ne l'intéressaient pas. Mais son frère avait de lourdes responsabilités à venir : un jour, on lui trancherait la joue avec le serpe-cœur des cérémonies, le marquant à vie, afin que jamais il ne puisse se soustraire à sa condition de souverain. Il gouvernerait. Devlin, lui, n'avait que

la perspective d'être frère de roi, dans un royaume sans heurts, sans affrontements.

Il abandonna l'écuyer et son arme, et se dirigea vers les cuisines en vue d'une collation. Si seulement il était aussi simple de combler son ennui que de remplir ses entrailles... À peine avait-il passé les lourdes portes de la Grande salle qu'une ombre fondit sur lui. La surprise le fit tressaillir.

« Bonjour, mon beau prince » souffla dame Annwn. Il la tança du regard sans répondre, exaspéré d'avoir sursauté, devant une femme de surcroît. Et même s'il était un prince toisant une roturière, Devlin était légèrement intimidé par cette femme aux yeux vert d'eau et à la taille de roseau.

« Vous devez être bien préoccupé, mon prince, devant une telle situation.

– Pardon, ma dame, mais j'ignore ce dont vous m'entretenez », répondit Devlin. Il se voulut plein de morgue mais son timbre trahit sa curiosité.

« Le prince Evan, votre frère, est bien malade... Très malade. Ne croyez pas que je veuille anticiper le malheur, mais il faut parfois se préparer à de tels bouleversements. Mon prince... Devenir roi n'est pas une mince affaire. »

Devlin sentit les muscles de son visage se crispier à ces derniers mots. Il fit un grand effort pour paraître impassible, resta quelques secondes en apnée. Succéder à son frère. Il n'y avait jamais pensé, pas une seconde, pas même depuis que la vie quittait Evan peu à peu. Dans son esprit, il était le cadet, le cadet à vie.

Les paroles de la femme au regard vert changeaient tout. Radicalement.

Il n'avait jamais vraiment détesté Evan. Les deux frères se côtoyaient sans se rapprocher. Devlin aurait apprécié

une virile complicité, et l'avait recherchée un temps. Elle faillit s'accomplir le temps d'un vol de chevaux aux écuries royales. Mais une fois échappés de l'enceinte du château, Evan avait souhaité rejoindre la solitude glacée des Serpantes, alors que Devlin voulait découvrir les tavernes des villages, se mêler aux hommes incognito, apprendre à boire et à jurer comme eux. Chacun partit de son côté. Devlin revint fier, plus âgé de quelques bières et, sans se l'avouer, déçu de son escapade. Son aîné se présenta penaud, crotté, s'excusant du vol de la pouliche, mais le regard illuminé par les beautés que lui avaient offertes les montagnes. Un bref regard entre eux, et ils ne partagèrent plus rien de ce qui fait les frères.

Mais l'indifférence à l'égard d'Evan s'évanouit face aux propos tenus par cette presque inconnue.

« Je voulais vous dire que je suis à vos côtés, prince, reprit Annwn. Votre père est si las... Si, par malheur, vous n'aviez plus ni frère ni mère, je vous soutiendrais. Vous n'êtes pas seul. »

L'allusion à la reine Beth, sa défunte mère, fit mouche. Il ne s'était jamais fait à son absence, comme les amputés dont les membres disparus les démangent des années durant. Le souvenir de sa mère était une blessure sur son cœur encore tendre, bien que déjà bardé de fierté de jeune homme.

Il leva les yeux vers Annwn, sa bouche sublime qui articulait des vérités douloureuses et le touchait en plein cœur. À cette belle dame, qui l'avait tant irrité quelques minutes auparavant, il jura silencieusement fidélité. Quel que soit l'avenir, il aurait besoin d'alliés et, bien que du haut de ses seize ans il ne l'admît pas, de chaleur maternelle.

## **Aloysius – Cité de Kaalun**

Aloysius s'ébroua. La vue de Kaalun et de ses tours irrégulières qui crevaient la brume matinale l'affligea. Il aimait les voyages, et rentrer le rendait morose. La lumière du Val allait lui manquer, ainsi que l'ondulation paisible du dos de sa jument brune. Une consolation toutefois reconfortait l'Archiviste, comme une liqueur après le froid : il ne rentrait pas les mains vides. Dame Annwn allait être enchantée.

Il descendit le Val perdu sans se presser, en direction de la cité aux vertes ardoises. Avec la réverbération des neiges et le flou des nues frôlant l'eau, Kaalun paraissait jaillir du lac. Quant au Val, constamment baigné de brumes oiseuses, il avait une réputation dangereuse. On le disait refuge des vieilles magies, parsemé de trous d'eau fatals. Aloysius lui, ne le craignait nullement, et l'avait sillonné maintes fois lors de ses voyages solitaires en quête d'écrits anciens. Le fruit de ses expéditions nourrissait la tour des Écrits, bibliothèque insatiable du château des Chimères.

Aloysius contourna le lac et traversa les faubourgs en direction des portes de Kaalun, pensif. Il se préparait au contraste saisissant entre l'atmosphère voilée du Val perdu, ses chansons toutes faites de souffles et d'oiseaux timides, et le vrombissement des rues envahies de négoces. *Début du quart de lune aujourd'hui*, pensa-t-il, *c'est jour de foire*. L'avenue des Gaves serait encombrée.

Au départ, il ne remarqua rien, si ce n'est une légère odeur de vinaigre qui planait sur les pavés, comme un appel à boire un verre de mauvais vin. Il remonta l'avenue qui menait tout droit aux Chimères, dépassa la vieille université, dont le parvis était investi par des étudiants chahuteurs. Leur uniforme noir et moutarde les faisait repérer de loin, comme de petits essaims d'abeilles.

Soudain, une femme plongea sous les sabots de la jument, qui se cabra et l'évita de justesse. Elle lâcha un sanglot, puis détala, laissant une trace humide et foncée là où son corps était tombé. Poursuivant son chemin, il remarqua plusieurs visages fermés, sombres, parfois défaits d'angoisse. Il vit un homme vigoureux marcher comme un pantin, les articulations raides, en grimaçant de douleur. Cette odeur de vinaigre était inhabituelle, elle le poursuivait comme une rengaine dont on n'arrive à se défaire. Et là, sur la manche de cet enfant, encore ces taches poisseuses, bleues semblait-il, comme de l'encre.

Sur la Grand'Place, que surplombaient les grilles de l'enceinte des Chimères, le marché lui parut clairsemé. Une vibration mauvaise en émanait. Les tresses d'ail et le thym parfumaient l'air sans parvenir à en masquer

l'acidité. Un jeune homme le fixa, obstinément, sans révérence. L'Archiviste détourna le regard, mal à l'aise, mais sur son chemin encore, des yeux le transperçaient. Puis il en vit un, les paupières gercées, presque déchirées, au point que l'on devinait tout son être concentré sur la seule idée ne pas cligner des yeux. Et du sillon de rides entre ses yeux coulait une lympe noire, non, bleue. Aloysius éperonna la vieille jument qui fila ventre à terre vers la cour des Chimères.

Le consulte était réuni dans la Grande salle, faisant face à une jeune fille aux pieds noirs et nus. On ne prêta aucune attention à l'arrivée d'Aloysius.

Le ministre à la Cité était cramoisi :

« On s'agenouille devant le roi, malheureuse !

– Je ne m'agenouille devant quelqu'un que pour le soigner, répondit la jeune fille, en plantant ses yeux dans ceux du roi.

– Laissez mon ami. Approche. »

Elle s'avança, et Aloysius remarqua que ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur les dalles ; à peine entendit-on bruissier ses jupes de chiffon, lourdes de terre. Son regard défait la petite assemblée qui l'attendait, debout devant les cheminées monumentales de la Grande salle. Le roi posa sur elle des yeux d'une lassitude infinie.

« Ainsi tu es guérisseuse. On dit que tu soulages les contaminés, à défaut de les guérir. Soulage mon fils. J'ai envoyé des messagers aux quatre coins du royaume, et au-delà. Nous trouverons un remède. Nous *devons* absolument trouver un remède, se répéta-t-il, sans totalement contrôler la peur qui le fit légèrement chevroter. D'ici là, maintiens-le en vie. Tu seras logée au château.



– Non, sire. »

Le silence qui suivit sa réponse fut retentissant. Le ministre à la Cité virait au grenat devant cette nouvelle impertinence, tandis que le roi levait les sourcils. La ministre aux Clefs, réputée sage, fixait la jeune fille d'un air intrigué, avant que son regard ne dérive sur l'Archiviste.

« Aloysius ! Vous voilà de retour en des temps bien sinistres !

– Que se passe-t-il ici ? s'enquit l'Archiviste, une odeur étrange flotte dans les rues... Et la foule...

– C'est l'objet de notre réunion ici mon ami. Une épidémie effroyable. Inédite. Le prince Evan est touché lui aussi, et nous cherchons des solutions.

– Même les plus... désespérées », crut bon d'ajouter le ministre à la Cité en tordant le nez.

L'Archiviste parut presque soulagé de pouvoir mettre un mot, même aussi vague qu'*épidémie*, sur ce phénomène effrayant. Son regard se porta alors sur l'adolescente tout en os et en cheveux, qui faisait face au roi. Drôle de solution, en effet.

## **Olga – Château des Chimères, Kaalun**

Toute sa vie, elle avait haï la famille Tyr, et l'égoïsme des rois qui vivaient au chaud dans leurs palais bien gardés. Toute sa vie, elle avait travaillé accroupie dans l'odeur de la bouse, maudissant les riches, et s'échinant inlassablement à apaiser les maux et adoucir la mort des plus pauvres. Elle avait été convaincue, toujours, que son chemin ne croiserait celui d'un noble que pour lui cracher au visage.

Et voilà pourtant que ces gens allaient lui permettre de réaliser le rêve qu'elle avait porté depuis toujours. Elle était même parvenue à passer un marché sans se compromettre en courbettes. Et le château honni allait devenir sa propre demeure. Rien ne pouvait être plus incongru : le fléau du sang-bleu, et maintenant ça, l'orpheline hirsute sillonnant les Chimères, complice malgré elle des puissants. Encore abasourdie par la nouvelle, elle suivait en silence la grande femme au nez surmonté de lunettes en demi-lune qui s'avérait être intendante des Chimères, et se mouvait avec une rigidité presque cadavérique.

Au lieu de mettre Olga aux fers pour son insolence envers le roi et le consulte, on lui avait tout accordé, tout. Elle avait exigé et l'on s'était incliné. Les négociations furent rapides, ses demandes simples : elle ne prendrait soin du prince que si on lui donnait les moyens de soigner tous ceux qui le nécessitaient, et quels que soient leurs maux. Un dispensaire permettrait d'accueillir les malades, mendiants comme marchands, filles de notables comme prostituées. Il lui fallait de l'espace, du bâti et quelques paillasses. Il lui fallait un jardin, l'entière confiance de la Cour et le droit de cultiver le pavot. Il lui fallait beaucoup d'énergie et peu de moyens. Et alors qu'elle s'attendait à ce qu'on la chasse, le roi avait silencieusement acquiescé. Olga avait compris, alors : il accepterait tout, tant qu'on lui apportait quelques grammes d'espoir de voir un jour son fils guéri.

Ainsi, la panique n'avait pas épargné la famille royale, et le mal était aussi profond qu'elle l'avait redouté.

« Nous voici aux Bains. Vous y resterez le temps nécessaire, dit l'intendante, sans réussir à masquer le dégoût qui faisait frémir ses narines. Je vais faire préparer votre chambre. »

Elle rentra le menton, qui plissa comme un soufflet, et laissa compulsivement filer ces mots :

« Rendez-vous présentable, grands dieux ! »

Olga-la-Noire, Olga droite comme un i, et ses nids d'oiseau sur la tête, Olga-la-Pince qui extirpait les dents pourries, Olga, pour la première fois de sa vie, s'affola. Mais l'intendante lui ouvrit la porte des Bains, et attendit : la toilette n'était pas négociable.

À peine entrée, deux femmes la prirent en charge. Elles économisaient leurs paroles, mais leurs gestes étaient bienveillants. La plus jeune, une grande fille blonde, jetait à Olga des regards à la dérobée. La guérisseuse se laissa déshabiller, immerger, savonner et frotter jusqu'à la douleur. On entreprit ensuite de la peigner. Cela fut infiniment long. La douleur était soutenable, mais prodigieusement agaçante, et Olga s'étouffait d'exaspération. L'humiliation faisait frémir ses épaules, mais elle se tint coite, les yeux mi-clos.

Des robes, voilà qu'on lui présentait des robes ! Sur la plupart, des rubans sots, des dentelles, des brocards. De la vanité, partout, des tailles ajustées qui vous tailладаient le souffle. Sa jupe lourde lui manqua. Elle tendit une main vers l'habit le moins prétentieux, que la grande fille blonde lui passa, l'air légèrement déçu, puis l'invita à la suivre.

« Venez, ma dame, on m'a chargée de vous guider dans le château. Je suis Lotte, je travaille aux Bains la journée, et aux cuisines le soir », expliqua-t-elle en lançant à Olga le premier regard amical depuis que les gardes avaient fait irruption dans son étable.

Hormis la Grande salle qui accueillait le trône, le vaste escalier de pierre-sel et la salle d'apparat, le château des Chimères n'était que dédales de couloirs et volées de marches. Comme dans les songes ambigus, Olga évoluait entre appréhension et curiosité.

Sa chambre se situait dans la tour des Éperriers, la plus étroite des trois, inhabitée depuis longtemps. Avant de commencer l'ascension, Lotte lui désigna une petite porte de métal : « Voyez, cette petite porte, c'est celle de

la tour des Écrits, la bibliothèque si vous voulez. L'Archiviste y vit. Si vous souhaitez vous y rendre, il faudra passer par lui... »

Olga acquiesça d'un signe de tête. La voix toujours obstinément coincée dans sa poitrine, elle ne précisa pas qu'elle ne savait pas lire.

« Venez maintenant que je vous montre votre chambre. Nous arrivons dans la tour, sentez-vous comme l'air change ? » L'atmosphère fraîchit brusquement, en effet. La spirale de l'escalier était effectivement devenue tour. Les meurtrières qui fendaient les parois laissaient paraître des pans de montagne. L'air fut soudain vif et pur.

« Nous y voici. » Olga pénétra dans la pièce étroite mais élargie par deux oriels en bois se faisant face, l'un au sud donnant sur la cité, l'autre contemplant le Val. Hormis ces deux extensions, la pièce peinait à contenir un lit et une coiffeuse. Il y faisait froid. Cela plut à Olga. Cela lui ressemblait.

## **Timoteus – Fort des Cimes**

« Timoteus. Ta fille aura bientôt seize ans... Quand vas-tu te décider à agir ? »

Timoteus posa sa plume, et regarda son épouse. Fille d'aristocrates des Cimes, Judith était une beauté typique des Serpantes : rousse, froide, solide.

« Katell est morte depuis longtemps, reprit-elle, de quoi ton ami Saul a-t-il peur ? Le fantôme de sa mère l'effraie-t-il à ce point ? Le prochain souverain des Terres-Mêlées doit être un Lettfeti, c'est ainsi depuis toujours. Même Petra Tyr accepterait ce retour à la tradition avec soulagement... »

Ne rien lui dire. Il ne pouvait rien dire de son pacte, trente ans auparavant. Ni à elle ni au monde. Pas pour le moment. Il devait s'opposer à Judith, sans lui avouer qu'il œuvrait dans son sens. Du moins en partie.

Car depuis des lunes innombrables, les Tyr et les Lettfeti s'étaient partagé le pouvoir sur l'étendue du royaume des Terres-Mêlées, selon la Loi antique, simple et stricte : lorsque cinq monarques d'une même lignée s'étaient succédé sur le trône, la couronne

passait à l'autre famille, alternant ainsi le pouvoir pacifiquement.

Cet équilibre de longue date avait été brisé par la reine Katell, mère de Saul Tyr, le roi de pierre. Née Bekri, elle était devenue Tyr par alliance en épousant le roi Edelgaar, dont elle commandita la mort : son époux disparu dans le Val perdu, elle gagna la couronne, et décréta que seuls les Tyr, désormais, régneraient sur Kaa-lun et les Terres-Mêlées. Face à l'armée qu'elle leva, les Lettfeti, qui ne savaient plus guère combattre que le froid des montagnes, furent contraints d'accepter cette entorse inédite à la Loi antique. Le conflit tourna court rapidement : le futur roi Saul, fils de Katell, affirma que selon la volonté de sa mère, son premier enfant régnerait à sa suite, brisant la loi séculaire qui avait valu au royaume tant d'années de paix, et le jeune Timoteus avait officiellement accepté cette annonce.

Judith, en revanche, ne s'y résignait pas.

« Ilse dépérit d'ennui. Son caractère ne va qu'empirer en la laissant se morfondre ici, ne le vois-tu pas ? Diriger le fort ne l'intéresse pas. Sa place est à Kaalun, à se préparer au trône. Elle est cultivée et fine, elle sera tout à fait capable de gouverner. »

Il est vrai qu'Ilse, malgré ses humeurs, avait une intelligence et des talents certains. Étudiante non seulement assidue mais brillante, elle comprenait les sciences sans mal, et maniait la plume avec grâce. Surtout, elle maîtrisait les langues anciennes et disparues comme personne.

« Judith, j'entends tes sages observations... Mais Katell a beau n'être plus de ce monde, la famille Bekri reste richissime, et leurs troupes sont plus entraînées que

jamais. Elles défendront le choix de Katell de nous écarter du trône, si tant est qu'ils n'essaient pas de récupérer la couronne pour eux-mêmes. On dit son petit-fils aussi redoutable que Katell. Ce... Marcus, je crois, n'attend qu'un faux pas de Kaalun pour y envoyer ses troupes et prendre le pouvoir : si nous revenons sur la promesse, il n'aura plus rien à perdre.

– Enfin Timoteus, ce Marcus est un gamin de vingt ans ! Va-t-il à lui tout seul affronter la Loi antique ?

– Sa grand-tante l'a fait.

– C'était une folle.

– On le dit fou. »

Judith allait rétorquer mais Timoteus se leva si brutalement que sa répartie resta en suspens : l'homme était habituellement doux, en gestes comme en paroles.

« La couronne des Terres-Mêlées ne mérite pas une guerre. Saul est sage, ses fils le seront. Je préfère savoir Ilse sauve que perpétuellement menacée sur le trône de Kaalun. Je n'enverrai pas ma fille dans la gueule du loup. Tiens-le-toi pour dit. »

L'arrivée d'un valet annonçant le retour de Fedor lui sauva la mise, et il quitta les lieux en s'excusant auprès de son épouse.

L'homme rompu par l'ascension de la Sente aux clous s'effondra dans le fauteuil que lui désignait Timoteus. Il reprit son souffle quelques instants, et goûta la douceur de l'être. Son épuisement était tel que même boire l'eau-de-vie de sorbe qu'on lui avait servie représentait un effort. Timoteus attendait patiemment que Fedor se fût remis de son voyage.

« Alors mon ami, quoi de neuf à Kaalun ?



– Pas grand-chose ma foi, de ce que j’ai pu en voir, c’est-à-dire presque rien ! Ils ont tenu à tout prix que l’on décharge au pied des portes, gentiment vois-tu, mais insistants. Alors bon, les ballots de fer, déjà, ça pèse, mais les blocs de granit, là j’ai pas compris... D’habitude, tu sais bien, on les livre sur place, c’est pas après dix jours de route qu’on va chipoter pour faire quelques mètres de plus ! Mais là, pas moyen, ils se débrouilleraient qu’y disaient... Enfin, tant qu’ils payent, hein ! Bon, et j’ai rapporté des ballots d’avoine, de la gnôle, et tout le papet de roseau que j’ai pu trouver.

– De nouvelles commandes ?

– Un peu moins que d’habitude. Du bois de chauffage à foison, normal, mais c’est à peu près tout. Ça tourne au ralenti Kaalun ces temps-ci, on dirait... »

Comme à l’accoutumée, une fois leurs verres vides, ils se dirigèrent vers les entrepôts pour prendre le pouls du prochain chargement. Le suivant partirait le surlendemain.

« Et toi, Titus, tout va bien ? Tu m’as l’air soucieux... »

Il est vrai que Timoteus avait pour habitude d’inonder Fedor de questions à son retour, voulant tout savoir des anecdotes du voyage : les racontars entendus dans les auberges ou la couleur du lac aux Aiguilles, si changeante selon le temps. Ce jour-ci il n’avait rien demandé, et vidé son verre plus vite que de coutume.

« Oui ? Pardon mon ami, aujourd’hui je suis un peu distrait.

– Rien de grave ?

– Non, non bien sûr », fit Timoteus, et il partit de son rire léger dont il abusait pour cacher ses doutes, « mais

ma fille s'ennuie et nous nous questionnons sur son avenir, voilà tout. »

Il est vrai que la discussion avec Judith l'avait insidieusement ébranlé. Durant toutes ces années, il avait mis une telle énergie à garder intact son secret qu'il n'avait jamais réfléchi à la situation telle qu'elle avait évolué, trente ans après. Il était temps de faire le point.

L'évidence lui tomba dessus comme une averse inattendue : il devait se rendre à Kaalun, il devait voir le roi Saul pour parler de tout cela. Son œil se mit à pétiller devant cette réjouissante éventualité, et il retrouva son humeur habituelle.

« Mais au fait, mon bon Fedor, dis-moi... L'as-tu revue ta jolie brunette de l'auberge du Val, mm ? »

## **Aloysius – Château des Chimères, Kaalun**

« Alors, Aloysius, comment fut le voyage ? »

Annwn avait peint ses lèvres d'un pourpre qui soulignait la moindre de ses moues. Le jeu des ombres de la bibliothèque lui allait bien. Il savait qu'elle se moquait éperdument du voyage, et ne prit pas la peine de répondre. Annwn lui emboîta le pas jusqu'en salle des Écrits, aux murs couverts de casiers de fer chargés de papels. Aloysius sortit de sa manche un rouleau et le lui tendit.

« Où l'avez-vous trouvé ?

– Cela a-t-il vraiment une quelconque importance ?

– Cela pourrait en avoir » répliqua-t-elle en faisant glisser ses doigts sur le vélin, découvrant le contenu du manuscrit.

Aloysius haussa les épaules.

« Très au nord, au-delà des Cimes. Un village de montagnards. Des mineurs je crois.

– Des mineurs ? Ah. » répondit Annwn sans lever les yeux du document.

Elle se redressa vivement : « Je dois étudier ça au plus vite. Vous avez toujours le glossaire ? »

Aloysius s'empara de la clé qui pendait à son cou, sous sa tunique, et alla ouvrir la petite porte bardée de clous, encastrée dans les étagères. Un nouvel escalier en vis, plus étroit encore que le précédent, les mena à ce qui fut longtemps un poste de sentinelle. Mais les meurtrières avaient été vitrées, et le sommet de la tour accueillait maintenant les Textes confinés. C'était une création d'Aloysius, qui avait obtenu du roi le droit de limiter l'accès à une partie de la bibliothèque pour des écrits, disait-il, à ne pas mettre entre toutes les mains. Éploré par la mort de son aimée, le roi avait acquiescé afin de retourner au plus vite à son chagrin.

« Il fait toujours aussi froid ici. Vous devriez faire quelque chose Aloysius.

– Voici le glossaire, rétorqua-t-il sans relever les remarques d'Annwn, ni même la regarder, c'est tout ce dont vous avez besoin. »

Lorsque plus tard il arriva dans le balcon-serre qui surplombait les remparts, le consulte était déjà au complet. Derrière les carreaux, le Val perdu était alangui, protégé à l'ouest par les Millesources, collines vertes et opulentes, qui alimentaient le Val d'une myriade de ruisseaux.

« Nous avons établi une carte des nouveaux cas de maladie, ceux que nous avons pu recenser du moins, fit le ministre à la Cité. Aucun foyer d'infection ne s'en dégage, impossible de mettre un quelconque lieu en quarantaine. »

Le plus étrange, ajouta-t-il, restait la propagation du mal, inexplicable, incohérente : alors que des familles

miséreuses dormaient sur la même couche que leurs malades, sans que cela n'eût la moindre conséquence, des cas apparaissaient spontanément dans des foyers sains. La transmission du fléau était incontrôlable. Ni remède ni logique : à ce rythme-là, on pouvait craindre pour la ville entière.

L'émissaire aux Mercantes prit la parole : « Un autre problème se pose sire, celui du ravitaillement. De plus en plus de marchands de Temma refusent de passer nos portes, ou même d'avoir affaire avec les nôtres, par crainte du sang d'encre. »

La pénurie, disait-elle, concernait les spécialités du Sud, essentiellement les parfums, étoffes et savons. Le roi balaya d'une main la question : l'heure n'était pas aux senteurs.

« Sachez que le Messenger-chef et la Première lame sont en mission à la citadelle de Temma, chevrota le Sénéchal, d'où leur absence aujourd'hui. La question des importations sera évoquée avec Petra Tyr, gouverneure de Temma. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. »

Nul ne renchérit. Les épaules étaient basses, les regards se croisaient à peine. D'ordinaire les consultes étaient animés, chacun cherchant à imposer ses vues. Ce jour-ci, l'absence de solution et la sourde panique qui s'emparait peu à peu des cœurs retiraient à tous l'envie de pinailler. Enfin, l'émissaire au quartier des Gouges, un homme effacé et fort laid, brisa le silence :

« Le prince, comment va-t-il ? »

Le roi se leva calmement, salua l'assemblée et quitta la pièce. C'était devenu, ces derniers temps, une habitude.

## **Olga – Château des Chimères, Kaalun**

Olga s’avança dans la pièce avec une assurance feinte, et posa un casier chargé de fioles au pied du lit. Elle l’avait apporté autant par nécessité que pour se donner une contenance. Si elle ne ressentait aucune gêne en compagnie d’un membre de la lignée royale, elle en avait à être auprès d’un malade à qui on avait dû faire croire qu’elle le sauverait.

La chambre était claire et agréable, bien que désordonnée. Elle fut surprise d’y voir quantité de fleurs sauvages, entreposées dans des récipients divers. Une grande tapisserie ornée d’animaux fantastiques cassait la fraîcheur des pierres, et l’âtre rougeoyait encore de quelques braises. Face aux deux grandes fenêtres qui donnaient sur les sommets glacés des Serpantes, une petite écritoire était fleurie de bouquets de plumes. Le tout ne ressemblait en rien à ce qu’elle avait imaginé.

Le prince lui tournait le dos, un dos arrondi, crispé. Le drap, baissé jusqu’aux reins, laissait à découvert une colonne vertébrale saillante. Il n’avait pas fait un mouvement à son arrivée. Olga fit le tour du lit, et vit

ses yeux grands ouverts, animés d'une fièvre froide. Ils étaient fixés sur les glaciers dont ils avaient la couleur. La maladie était avancée. Elle dessinait un masque sur son visage, cette couche de fines squames, comme de minces copeaux de bois sur les mains d'un ébéniste, rendait son faciès troublant ; il tenait plus de la créature de conte que du prince malade. Ses mains et ses poignets étaient complètement atteints par le mal. Ses doigts ne pouvaient plus se déployer sans en déchirer les chairs.

Elle déglutit avant de parler, tâchant d'oublier le nobliau, et de considérer le malade.

« Prince, on m'a fait venir pour prendre soin de vous. Je ferai ce qui est en mon pouvoir. N'attendez pas de miracles. Vous pourrez toujours me menacer de me mettre aux fers que je ne pourrais pas faire plus. »

Ses grands yeux, lentement, se tournèrent vers Olga, sans la regarder tout à fait.

« Les miracles... ne sont pas ce que l'on croit. Faites ce que vous voulez. Ne faites... rien... si vous préférez. »

*Il n'y a bien que les fils de roi qui peuvent croire aux miracles*, s'agaça Olga, chauffant dans ses mains une pommade, mais par décence elle se tut. On n'importune pas un condamné, même un fichu prince.

Lorsqu'elle quitta la chambre du malade, ils n'avaient pas échangé un mot de plus.

Le vacarme et la chaleur des cuisines l'enveloppèrent avant même qu'elle n'y eût posé le pied. Arrivée en bas des escaliers, elle en découvrit le tableau. Tout y était cuivré, vermillon, soufré : les casseroles qui étincelaient, les joues écarlates de suées, les quartiers de viande sanguinolents, et, reflétés par les fronts ruisselants, les cinq

grands feux crépitants, qui prenaient part à leur façon aux conversations.

Olga fit deux pas mal assurés, sursauta lorsqu'un commis fila devant elle, et heurta une masse mouvante. C'était un homme immense, massif, aux joues comme des cœurs de bœuf. De part et d'autre de son nez grotesque, deux petits yeux noirs luisaient comme des cassis. Il tourna la tête et vit le regard effaré de la jeune guérisseuse, qu'il supplantait de toute sa panse. Il releva alors le menton et tout son corps fut secoué de convulsions saccadées, dans un rire qui de silencieux devint vite tonitruant. Un bras agrippa Olga qui poussa un cri de souris.

« Ah, ma dame, vous voici ! lui dit Lotte dans un large sourire.

– Hé ! fit le géant, elle n'est donc pas muette ta rebouteuse ! Je viens de l'entendre couiner !

– Et toi tu l'effraies, bougre de bête ! rétorqua Lotte, ma dame, voici Oswald, il est diablement bête quand il s'y met mais c'est un brave homme.

– Bête ! Hé, triplelune, je préférerais avoir des choux-fleurs à la place des oreilles plutôt que d'entendre des sottises pareilles ! Et puis c'est peut-être moi le bête, mais toi ma bécasse, tu donnes du *ma dame* à une demoiselle qui mange en cuisine avec la piétaille... »

Lotte écarquilla ses grands yeux, regarda Olga, puis Oswald à nouveau : « Pour moi c'est une dame. Et puis... je ne connais pas son nom. »

Devant l'insistance des deux regards qui se posèrent alors sur elle, Olga, liquéfiée de chaleur et d'inconfort balbutia :

« O... Olga. »



Lotte la fit asseoir et disparut dans la houle des jupons. Olga put alors observer, plus à son aise, le fantastique chaos qui s'offrait à elle. Des gamins se glissaient entre les jupes, les bras chargés de blettes et d'oignons. Elle vit des commis chiper du vin, directement à la cruche, en se tachant la chemise et le menton, et des jeunes filles concentrées maniant des hachoirs plus larges que leurs visages. Quant au géant Osvald, il déambulait, oisif, le sourire aux lèvres et les mains sur le ceinturon, qu'il portait fort haut. On eut dit que son ventre promenait sa personne, et non l'inverse, tant il avançait sa trogne et ses pieds. Il s'arrêta soudain, au signe que lui fit une cuisinière, gonfla son estomac, et poussa un long brame qui créa une agitation nouvelle : en un clin d'œil, des tables et bancs, sortis d'on ne sait où, s'alignèrent et se couvrirent d'écuelles et de cruchons, qui voltigeaient entre les mains des petits commis, et trois douzaines de gardes, palefreniers et écuyers firent irruption en cuisine.

Dehors sonna l'heure de la Noyée.

Quel spectacle surprenant, dans ce château si taiseux qu'il en semblait déserté, de voir grouiller cette populace faite de rires et d'appétit ! Les gardes, si solennels à leur poste, laissaient aux portes des cuisines tout respect pour leur fonction. Blagues et railleries se mirent à fuser. Olga, qui ne savait plus où donner de la tête depuis son banc isolé, vit alors Osvald s'emparer d'un chaudron de fonte plein jusqu'à la gueule, et le porter à bout de bras, tout autour de la table, pendant que Lotte s'activait à le vider dans les écuelles des gardes à grands coups de louche. C'était donc là le rôle de ce géant : signaler le début du service de sa voix de titan, et prêter sa force

étonnante aux cuisinières exténuées. Celles-ci s'attablèrent enfin, Lotte vint alors chercher Olga, la saisissant par la main, et l'assit à ses côtés. Olga, les yeux et les oreilles bourdonnant de tant de choses nouvelles, avait oublié sa stupeur. Elle s'empara d'une cuillère, et prit le premier repas de sa vie en si grande compagnie.

## Follet – Cité de Kaalun

« Approchez mes amis ! Ma guitare est en verve, et son bon ami aussi : Follet ! Ménestrel des ruelles, doux dingue et chante-debout ! Approchez, musards, cousins, aïeux ! Mes histoires sont à tout le monde, je ne puis les garder pour moi seul ! La glotte me démange, mes doigts farandolent, mes jambes frémissent ; mes culottes vont tomber si je ne commence dès à présent ! »

Rires d'enfants. Les culottes qui tombent, ça marchait à tous les coups.

Il était là tous les jours de marché, Follet, quel que fût le temps. Bondissant, vociférant. Il avait fait irruption quelques lunes auparavant, au début des Chants, apportant sa jeunesse et ses histoires dans la rue. On le reconnaissait de loin, avec son visage juvénile constellé de taches rousses. Des joues pleines, couleur de pivoine. Un drôle d'instrument pendait à son cou. Il en pinçait les cordes qui rétorquaient en notes dissonantes, l'insultant d'un si mauvais traitement.

« Et aujourd'hui, trêve de sornettes et d'historiettes, ni fadaïses ni foutaises. Rien que du très vrai ! Aujourd'hui

et les jours à venir, je vais vous raconter leur histoire à elles, qui j'espère m'écoutent aussi, cachées dans l'eau du puits ou changées en courants d'air... Aujourd'hui je vous raconte la véritable histoire des fatas ! »

Frémissement dans l'assistance. Follet le perçut, sans surprise. La légende des fatas était devenue légèrement taboue, aux Terres-Mêlées. Qu'ils y accordent crédit ou non, les gens préféreraient ne pas l'évoquer, comme si le mot en lui-même était porteur de maléfices. Rien ne l'interdisait, certes, mais c'était plus confortable ainsi. Et Follet avait décidé d'entrer en trombe dans ce confort comme dans un jeu de quilles.

« Les fatas, vous avez bien entendu, chères dames, messires, les fatas. Le mot est-il grossier ? Pourquoi ces mines contrites ? L'orage m'a-t-il foudroyé lorsque j'ai prononcé ce joli mot ? Ou bien mes culottes sont réellement tombées, d'où vos visages babas... »

Les enfants s'installèrent.

« Rien de tout cela, braves gens ! Les fatas meurent d'oubli et je viens les ressusciter dans vos oreilles, car elles ne furent, avant qu'elles ne s'agacent, que splendeurs et merveilles... »

## **La légende des fatas et des petites-fays – Canto 1**

*Il y a de cela un milliard de lunes, les fatas, dans une étincelle, apparurent dans notre monde. Oh bien sûr, en ces temps, ce monde était bien différent : les hommes n'existaient pas, et les lois de la nature mêmes étaient tout autres. Le temps n'était pas encore scindé en Nuées, Vents, Glaces, Pousses et Chants, et pas un jour ne durait comme un autre. Les lunes étaient plurielles. Les mers se déplaçaient comme le font les brumes. Les bêtes, gigantesques, se confondaient avec les montagnes, et les plantes conversaient. Les chimères peuplaient les eaux et les vallées : singes bleus au bec tranchant, loups fauves ailés, et serpents à collerette de plumes, oui, toutes les fascinantes créatures qui aujourd'hui ornent nos frontons et nos tailleirs, qui rampent le long des corniches, toutes ces créatures étaient réelles, et habitaient le monde.*

*Sitôt nées, les fatas découvrirent leurs immenses pouvoirs. Dès lors, elles surent qu'elles seraient maîtresses en ce monde. Elles changeaient de forme à leur guise, et se faisaient obéir de tout ce qui respirait alentour, bête ou plante. La nature était une pâte souple entre les doigts, qu'elles pouvaient faire ou défaire à leur guise. Elles anéantirent des*

continents par mégarde, allumèrent de nouvelles étoiles. On dit même qu'elles changèrent maintes fois la couleur du ciel et des océans.

Nul ne sait combien elles étaient au tout début, pas même votre dévoué serviteur à la langue bien pendue ! Certains disent que cinq fées apparurent ensemble ; d'autres, qu'une unique déesse engendra toutes les autres. Mais assurément, elles se multiplièrent. Certaines partirent habiter d'autres mondes, d'autres suivirent la route du vent. Et quelques-unes choisirent nos belles Terres-Mêlées, qui n'en avaient pas encore le nom, pour logis. Mais comment purent-elles, d'une ou de cinq fées, être bientôt des dizaines ? Eh bien, c'est l'un de leurs plus étonnants pouvoirs : les fatas pouvaient se reproduire d'elles-mêmes, sans que leurs ventres ne portent rien, sans qu'un père ne leur fût nécessaire. On dit qu'elles sacrifiaient une partie de leur anatomie – était-ce une phalange, une oreille ? – qui, confiée aux bons soins d'un arbre ou d'une source, faisait naître une nouvelle fay, toute fraîche, vibrante de puissance. On dit aussi que les pouvoirs de ces fatas dépendaient en partie du lieu qui les avait portées : la fille d'un fleuve maîtrisait les courants, celle des pics faisait se fracasser les pierres, et la née d'un tertre pouvait d'un battement de cils ensevelir une plaine entière sous les marnes.

Quant à leur aspect, pas moins de mystères. J'ai ouï dire qu'elles furent des créatures répugnantes, au corps long et visqueux, à la langue noire hérissée de piques. D'autres disent qu'elles n'étaient qu'une vapeur, esprit libre flottant sous les vertes lunes. Enfin, et vous me pardonnerez de privilégier cette version, on les a souvent décrites comme ressemblant en tout point à nos femmes humaines, à ceci près qu'elles dépassaient

en taille les plus hautes cimes. Cette légende-ci leur prête une beauté fabuleuse, des yeux dorés et une chevelure rouge, et les vêt d'algues, d'écume et de braises.

De leur puissance et magnificence, elles conquièrent le monde et ses éléments : les montagnes creusèrent des vallées sous leurs pieds pour leur ouvrir le passage, les plaines se couvrirent de mousses pour leur façonner des couchettes moelleuses, et les lacs lissèrent leur surface pour qu'elles puissent y mirer leurs traits. Elles se nourrissaient de l'iode de l'air et de chimères. Le temps s'écoulait, inconstant, fantaisiste, dans un monde alors rutilant de couleurs, d'odeurs épicées et de créatures merveilleuses.

Difficile de discerner le vrai du faux, d'autant que nous, petites larves d'humains, n'étions pas encore de ce monde. Toujours est-il que toutes les étendues de toutes les terres du monde et d'ailleurs devinrent le terrain de jeu sur lequel elles régnaient en maîtresses incontestées.

Puis, peu à peu, le temps perdit de son élasticité, les saisons apparurent, et avec elles les longues nuits des Glaces et la douceur des Chants ; les chimères se firent rares, puis disparurent ; les mers et les montagnes se figèrent, la lune ne fut plus qu'une.

Et puis vinrent les hommes.

Follet fit tinter une corde qui annonçait la fin du spectacle. Dans l'assistance, dévorés par la curiosité, nul ne fit mine de partir.

« Braves gens, délicieuse assistance, public conquis et qui a conquis mon cœur, je vous livrerai la suite de cette histoire demain, si vous êtes généreux ! » s'exclama Follet en brandissant une timbale de bois.

## **Olga – Château des Chimères, Kaalun**

Au regard furieux que lui jeta l'intendante derrière ses carreaux en demi-lune, Olga comprit qu'elle avait dormi dans sa robe, et laissé à ses cheveux la même allure qu'au réveil. Eh bien, la vieille carne devrait s'y faire après tout.

« On m'a promis un atelier pour mes remèdes et un dispensaire. »

L'intendante l'observa une seconde, redressa ses lunettes de l'index, et se leva sans un mot. Elles prirent la direction de la tour des Écrits, passèrent devant la petite porte de fer, et empruntèrent un couloir si bas que la femme dut se courber légèrement. Elle poussa une porte.

« On a porté votre... équipement ici. Vous avez du bois, des lampes à huile, une citerne d'eau claire que l'on vous renouvellera tous les jours. »

Mais Olga n'écoutait plus l'intendante et sa voix de verre pilé ; elle contemplait les lieux, qu'elle adopta instantanément. L'atelier était tout en hauteur, encombré



d'une myriade de plans de travail. Globes de verre, tuyaux de cuivre, tubes cristallins, mèches noires de graisse semblaient supplier qu'on leur redonne vie.

Olga se retourna vers l'intendante, les yeux brillants :

« Il me faut des linges, un seau et des brosses, des bocaux aussi, en quantité. Des bouteilles vides, de la cire, un coupe-papier, des mortiers, des fioles si vous en avez, euh... Ah, un chaudron de cuivre aussi, quelque chose où je puisse faire bouillir de l'eau, une balance, des cruches, une râpe et... de la ficelle. »

Puis, devant l'air interloqué de l'intendante, elle ajouta :

« Ou de l'encre et du papier, et quelqu'un qui sache écrire. »

La pièce fut lavée à grandes eaux. Olga prit soin d'entreposer délicatement les intrigants appareils de cuivre et de verre soufflé dans un placard en hauteur, se promettant de découvrir leurs fonctions quand elle en aurait l'occasion. L'intendante lui envoya un valet qui nota tout ce dont elle avait besoin.

Les lieux étaient désormais propres, mais la tâche énorme. Malgré son habituelle efficacité, Olga se trouva tétanisée par l'ampleur de ce qui l'attendait. Et elle n'avait pas encore de dispensaire à gérer.

« Il me faudra de l'aide. Dites à l'intendante que j'ai besoin de quelqu'un.

– Je ne suis pas sûr que...

– Dites-lui. Ou j'abandonne votre prince de malheur. »

Elle réalisa alors qu'elle avait été à deux doigts d'oublier le prince en question.

Une fois de plus, le jeune homme ne fit pas le moindre geste à son arrivée. Olga étudia ses joues, ses poignets, sans prendre la peine de s'enquérir de ses douleurs. Il y avait un léger mieux. Mais son attitude ne l'encourageait pas à prendre soin de lui ; elle n'avait pas de temps à perdre avec ce jeune prince méprisant. Elle dut se répéter en silence les raisons qui l'avaient poussée à accepter ce travail. Repenser au désespoir des malades, à la peur dans leur regard. Il était trop tôt pour se résigner à voir sa ville disparaître sous des rivières de sang bleu. Concentrée sur cette pensée, elle passa ses pomades sur les joues du jeune homme. Quand elle le fit se retourner sur le dos, lentement, il murmura :

« Cessez... de vous... donner cette peine... Partez. »

La colère l'envahit. Que croyait-il, l'aristocrate ? Qu'elle venait de son plein gré ? Que sa majesté de père et ses gardes royaux n'avaient rien à voir avec sa présence ? Elle se retint de le quitter sur-le-champ. Mais une minuscule rivière bleu foncé coula sur la joue rongée de maladie. Elle vit les lèvres striées de fissures trembler, imperceptiblement. Le prince pleurait. Il souffrait plus qu'elle ne l'avait imaginé, plus qu'il n'avait voulu le laisser paraître. Concentré sur sa douleur, tout entier occupé à la contenir, il lui fallait rester immobile et muet, pour ne pas déchirer son visage de cris ou de pleurs. Il était plus atteint que tous les malades qu'elle avait vus jusqu'à présent, et son mutisme n'était que le fait d'une souffrance immense. Elle avisa un petit récipient contenant quelques boulettes brunes, posé à son chevet.

« Le pavot ?! Vous ne prenez pas le pavot qu'on vous porte ?

– Le peuple... a-t-il... du pavot ? »

Il avait refusé le remède dont son peuple était privé. Olga expira bruyamment. C'était ridicule. Ridicule et puéril. Sa solidarité était stérile, elle n'aboutissait qu'à lui faire souffrir le martyr. Cela l'adoucit néanmoins : c'était décidément un bien drôle de personnage, au milieu de ses bouquets de fleurs sèches et ses yeux rivés sur le dehors. Et qui, dans son agonie, compatissait avec les indigents.

« La population aura bientôt du pavot, j'en suis chargée. À présent, vous allez prendre celui-ci, et si vous refusez, je vous bouche le nez pour vous y forcer. Si vous faites l'enfant, je vous traiterai en enfant. »

Il eut un très léger soubresaut, un rire, minuscule, infime, qui ensanglanta ses commissures. Il entrouvrit les lèvres.

Olga referma doucement la porte, laissant Evan assoupi, visage et mains couverts d'un épais cataplasme, et descendit les marches du donjon. Au détour du colimaçon, elle tressaillit d'effroi. Une forme pâle lui faisait face. À sa silhouette, on eût dit une fillette ; aux longs cheveux blancs, une vieille ; aux yeux laiteux, dépourvus d'iris et troués d'une minuscule pupille noire, une créature de cauchemar. Olga suffoqua, se pressa contre le mur comme pour se mêler à la pierre. Ces yeux monstrueux voyaient-ils ? Ils regardaient dans sa direction sans pour autant saisir son regard. L'effrayante fillette remua les lèvres sans mot dire, et disparut silencieusement dans le dédale du château.

## **Petra – Palais Safran, Temma**

Petra héla son secrétaire.

« Fais-moi chercher Sima, et grouille ! J'ai besoin d'elle. »

Elle interrompit sa marche nerveuse, et s'arrêta devant l'une des fenêtres en ogive, le dos rond et le regard droit devant. Le vent tiède s'engouffrait dans ses cheveux courts et gris. La vue était vertigineuse : Temma s'étendait sous son regard, parcourue de canaux et d'allées de terre jaune. De part et d'autre de la ville, le fleuve reprenait son tracé naturel, pour se jeter dans l'océan, plus loin, à l'ouest. Il s'en fallait de peu qu'elle ne vît la côte, depuis les hauteurs du palais, construit directement dans cette falaise dont la couleur avait donné à la construction troglodyte le nom de palais Safran.

Au pied du palais s'érigéait la monumentale caserne de Temma, grouillante d'archers et de jeunes recrues s'entraînant inlassablement dans la poussière jaune. Au-delà des murs de la caserne, la ville s'animait, insouciant, gonflée d'un sentiment de sécurité jamais démenti depuis des générations.

Petra n'avait pas cette insouciance. Commandante-gouverneure de Temma, elle supervisait l'entraînement des troupes et gouvernait la ville, informée nuit et jour par ses Ouïes qui allaient et venaient constamment au palais. On lui rapportait tout conflit larvé, toute concurrence déloyale, tout accident, et elle agissait en conséquence. Elle aimait aussi qu'on lui rapporte les satires à son sujet. Cela la divertissait, elle leur trouvait de l'esprit. On aimait la dépeindre en invertie peu raffinée, d'allure monumentale et grossière, vorace en diable, forte comme trois hommes et jurant comme un savetier. La caricature était féroce, mais non dénuée de réalité, sauf en ce qui concernait son prétendu goût saphique. Petra n'aimait pas les femmes. Elle n'aimait pas non plus les hommes. La chair et l'amour ne l'intéressaient tout simplement pas. Quant à sa corpulence, bien réelle, elle ne venait pas de sa prétendue gloutonnerie. Elle avait toujours mené une vie ascétique. Elle était lourde et grosse, cependant, et s'en accommodait très bien.

Elle s'installa à l'écritoire la plus proche, et entama une lettre. Petra écrivait des dizaines de messages par jour, à toute heure, et, fort heureusement, elle écrivait mieux qu'elle ne parlait. Aucun horaire un tant soit peu régulier n'organisait ses journées, et elle ignorait l'usage de la chambre à coucher comme celui de la salle à manger. Elle dormait quand il le fallait, une paire d'heures, effondrée dans les fauteuils qui, comme les écritaires, jonchaient le palais jusque dans les lieux les plus improbables. Puis elle se relevait, aussitôt affairée, rappelée par quelque affaire urgente. Son équilibre, disait-elle, elle le trouvait dans l'art du combat.

Quand ses pas la portaient jusqu'à la caserne, elle faisait quelques passes d'armes avec le premier homme qu'elle croisait, dans ses habits quotidiens, l'épuisait, puis reprenait son errance.

Petra relut sa lettre, la saupoudra de poudre-buvard, et la cacheta de l'arc bandé des Tyr agrémenté du rameau de Temma. Elle était indécise. L'entretien avec la Première lame et le Messenger-chef de Kaalun avait été légèrement tendu, mais rien de très anormal. Leur venue avait été précipitée par une épidémie incontrôlée. On attendait de Petra qu'elle s'engage à maintenir les échanges commerciaux avec la capitale. Elle avait rétorqué que tant que Kaalun disposerait de biens de première nécessité, elle laisserait les commerçants du Sud libres de leurs choix, et l'entretien ne s'était pas prolongé.

Quand sonna l'heure de la Galante, au cœur de la nuit, une Ouïe lui signala que la Première lame de Kaalun venait de se rendre, seul, chez Marcus Bekri, dont elle avait appris à se méfier en dépit de son jeune âge. Petit-fils de feu la reine Katell, Marcus était devenu le maître de l'armée Bekri à la mort de son père, et comme tout un chacun, elle savait que leur allégeance au royaume ne pesait pas bien lourd. Si de son temps, Katell avait voulu asseoir le pouvoir des Tyr, Marcus ne se sentait affilié ni aux Tyr ni aux Lettfeti, et seule la puissance de son domaine lui importait. Ce conflit larvé imposait à Petra une prudence tout en nerfs et en silences. L'espionne, malheureusement, ne put lui donner plus d'informations : la forteresse Bekri était l'un des très rares lieux de Temma où ses Ouïes n'avaient aucun

accès. La teneur des échanges entre les deux hommes resterait inconnue.

Sima entra sans un bruit. Petra la reconnut à son silence. Elle était sa première Ouïe, dont le talent conférait à l'invisibilité. Seul le tatouage doré sur sa nuque permettait de l'identifier formellement.

« Commandante.

– Faudrait que tu files à Kaalun sur-le-champ, voir ce qui s'y trame. Je crois que foutre à ces histoires d'épidémie. Je pensais aussi te confier un message pour mon fossile de frère, mais... », elle déchira brusquement le rouleau dont la cire venait de sécher, « pestelune, serait plus sage de rien dire pour le moment... J'aime guère les cachotteries de sa Première lame, c'est une fouine. Je préfère qu'il sache que dalle pour le moment, c'est plus prudent... Va. »

Elle ne s'habituerait jamais à la vitesse à laquelle son Ouïe disparaissait, comme aspirée par le décor.

## **Annwn – Château des Chimères, Kaalun**

Annwn se leva de bonne heure, avant même les Fumes, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Le Sénéchal la considéra d'un œil surpris, légèrement inquiet. Sa belle compagne ne sortait du lit aussi tôt que lorsqu'elle avait une idée en tête. Et malgré tout l'amour qu'il lui portait, ses projets l'effrayaient. Lui qui n'avait jamais beaucoup dormi en avait désormais perdu le sommeil. Le temps passant, il ne pouvait plus ignorer qu'Annwn était aussi vénéneuse qu'elle était belle, et ce constat le tétanisait.

Elle s'habilla en hâte et le salua d'une ébauche de baiser sur le front. Il avait depuis longtemps renoncé à l'idée qu'elle lui tienne conversation. Elle pouvait être muette comme sont les pierres, ou bavarder comme une pie, selon les heures et ses humeurs. Il ignorait le plus souvent ce qu'elle faisait de ses journées. Elle partageait sa couche et ses repas du soir, et il s'en satisfaisait, sachant d'instinct qu'il ne pouvait trop en demander.



Il était tombé sous son charme cinq ans auparavant, alors que la folie venait de s'emparer de son épouse. La radieuse inconnue s'était présentée au roi pour demander le droit de terre à Kaalun. Elle n'avait ni nom ni toit, disait-elle, et souhaitait proposer ses talents de couture au château. Le Sénéchal l'avait convoquée dans la serre suspendue qui lui faisait office de cabinet de travail, et sitôt la porte fermée, était tombé à genoux, la suppliant de devenir sienne.

Ils formèrent alors un étonnant couple : lui, manchot, petit et falot ; elle, grande et exaltée, sublime. Jamais elle ne travailla. Elle aimait languir au lit bien après les Fumes, y prendre son déjeuner, et passer des heures aux Bains à se faire tresser des coiffures. Jamais elle ne parut souffrir de la solitude qui était pourtant sienne. Seule la reine Beth, au caractère aimable, lui accordait des menues conversations, mais Annwn n'en goûta guère longtemps la compagnie : Beth mourut une année à peine après son arrivée au château des Chimères.

Le heurtoir de fer martela la porte de la tour. Aloysius ouvrit, l'œil encore brouillé de sommeil.

« Vous êtes bien matinale aujourd'hui, remarqua-t-il, narquois, je sais dorénavant que vous n'êtes pas de ces créatures mi-femme mi-serpent qui doivent rester terrées de minuit à midi. Dommage, cela me rendait votre compagnon plus... intéressant. »

Annwn haussa les épaules, et s'installa aux Textes confinés afin de reprendre sa fastidieuse lecture. Le rouleau rapporté par Aloysius était en vélin d'un écru sali, dont les contours se déchiraient par endroits, mais il restait globalement en bon état malgré les années.

L'écriture y était serrée, tracée en oranti d'une main parfois hésitante, comme si le texte avait été pris sous la dictée, et retranscrit tel quel.

Mais l'énigme ne résidait pas tant là que dans cette formule, tracée d'une encre vert-de-gris et encadrée d'un liseré végétal. Annwn ne savait pas le lire, mais elle reconnaissait les symboles archaïques du dolménite qui avait disparu peu de temps après la création du royaume des Terres-Mêlées, plusieurs dizaines de générations auparavant. *Ce morceau de papel a vu plus de lunes que je n'en peux imaginer*, pensa Annwn.

Son petit recueil d'écriture dolménite ne suffirait pas. Elle abandonna brusquement son étude, redescendit l'escalier, passa une tête dans les petits appartements de l'Archiviste, et lâcha un petit cri. La fillette aux iris blancs s'y tenait debout, immobile, le visage tourné dans sa direction comme si elle s'attendait à sa venue. Annwn ne s'était jamais habituée à sa présence. La nièce de l'Archiviste était la seule personne qu'elle craignait dans tout le château, dans tout le royaume. Enfant muette, aux yeux percés, aux longs cheveux blanc filasse. Son visage en réalité n'était pas disgracieux, mais ses pupilles noires, noyées dans le lait de ses yeux, étaient glaçantes. On ne savait pas si elle entendait quoi que ce soit, ni si quelque lumière filtrait à travers son regard vide. Annwn se méfiait d'elle comme de l'eau qui dort.

Aloysius sortit de son petit cabinet de toilette, rasé de frais, les cheveux noués en chignon à l'arrière du crâne, à la mode de certaines peuplades d'Otti-Jukka. Sa mise était austère, comme toujours. Il n'aimait pas

se vêtir. Ses longs cheveux bruns, cendrés aux tempes, semblaient sa seule coquetterie.

« Je n’y arriverai pas Aloysius, il me faut un interprète. Je dois rejoindre cette femme dont vous m’avez parlé, l’ermite à la peau noire, celle qui sait le dolménite. J’ai besoin d’elle. »

Aloysius perdit son regard moqueur un instant, et la regarda avec intensité.

« Comptez-vous voyager seule ? Il vous faudra bien deux jours pour vous y rendre, et il n’y a aucune auberge dans la forêt d’Alysse.

– Parfois, Aloysius, vous semblez oublier à qui vous vous adressez... »

Ses yeux étincelaient d’éclats verts. Et bien qu’il feignît n’être nullement sensible à sa beauté, Aloysius devait admettre qu’il n’en avait jamais vu de pareils. Même dans la pénombre de la bibliothèque, ils s’imposaient, agrippaient votre propre regard et ne le lâchaient plus.